HAL
open science

L'humaniste et l'imprimeur: les relations d'Étienne Dolet et de François Juste (1536-1539)

Élise Rajchenbach

▶ **To cite this version:**

Élise Rajchenbach. L'humaniste et l'imprimeur: les relations d'Étienne Dolet et de François Juste (1536-1539). Étienne Dolet (1509-2009). Étienne Dolet (1509-2009), Droz, 2012. ujm-01618399

HAL Id: ujm-01618399

https://ujm.hal.science/ujm-01618399v1

Submitted on 17 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'humaniste et l'imprimeur : les relations d'Étienne Dolet et de François Juste (1536–1539)

> Au demeurant, si veulx scavoir de mes nouvelles, dedans peu de jours je feray imprimer quatre livres d'Epigrammes, affin que les Poëtes Italiens, qui viennent avec le Pape a ceste assemblée du Roy, & de Lempereur, congnoissent qu'en France il ya [sic] des corps pleins de vers aussi bien qu'en aultre lieu […][1].

C'est ainsi qu'Étienne Dolet annonce en 1538 la parution chez Sébastien Gryphe de ses *Carmina*. Ces lignes figurent dans la préface du *Courtisan*, paru quant à lui chez l'imprimeur François Juste. Dolet souligne ainsi le rôle respectif qu'il attribue à l'un et l'autre imprimeur, Juste et Gryphe, tous deux unis dans un projet commun que mène Dolet à Lyon dans la seconde moitié des années 1530 : promouvoir le Royaume de France à travers le développement des bonnes lettres françaises diffusées par des imprimeurs éminents. À Gryphe le latin, à Juste le vernaculaire. L'empreinte de Dolet chez Juste est particulièrement perceptible entre 1536 et 1538. La suite est plus trouble : dès 1539, un certain nombre d'ouvrages – où l'on reconnaît les caractères de Gryphe[2] – portent la marque d'Étienne Dolet devenu libraire. C'est en 1540 que Dolet s'installe officiellement à son compte comme imprimeur, grâce aux fonds apportés par Hellouin Dulin[3], homme de confiance de Guillaume Du Bellay. Entre-temps ont eu lieu la querelle du Marot[4], la brouille de Dolet avec presque tout son entourage et quelques infidélités de l'Orléanais à l'égard de François Juste.

Nous avons montré ailleurs[5] qu'il existait une continuité bien marquée entre le cercle de François Juste dans la seconde moitié des années 1530 et celui de Jean de Tournes, chez qui on retrouve à partir de 1544 auteurs et collaborateurs ainsi qu'ambitions linguistiques et littéraires. Mais la destinée de Dolet diffère quelque peu et nous aimerions nous interroger ici sur ce parcours partagé puis divergent de l'homme avec le cercle qui fréquente l'atelier de Juste. Dolet semble occuper dans un premier temps une place centrale dans l'officine d'un imprimeur dont il partage les valeurs et sur lequel il compte s'appuyer pour soutenir son projet de promotion des lettres françaises. Dolet met d'abord en place une collaboration semble-t-il idéale entre un humaniste et son imprimeur, avant de prendre ses distances avec Juste.

Étienne Dolet chez François Juste : promouvoir le renouveau de la poésie française

Familier de Gryphe dès son arrivée à Lyon grâce à la recommandation de Jean de Boyssoné[6], Dolet ne change pas de cercle lorsqu'il entreprend de publier en langue vernaculaire.

---

[1] « Estienne Dolet a Merlin de Sainct Gelais Salut », in *Le Courtisan de Messire Baltazar de Castillon nouvellement reveu et corrigé*, Lyon, Juste, 1537, f° a ij r°–v°.

[2] Cf. Cl. Longeon, *Bibliographie des œuvres d'Étienne Dolet, écrivain, éditeur et imprimeur*, Genève, Droz, 1980.

[3] Cf. M. Escoffier, *Autour d'une supercherie de libraire : Clément Marot, Étienne Dolet, Heluyn Dulin*, Trévoux, 1964.

[4] Sur l'édition de *L'Adolescence Clémentine* en 1538, voir les travaux bien connus de G. Defaux, rectifiés par J. Veyrin-Forrer et surtout, dans ce même volume, l'article de G. Berthon, « Marot "Au Logis de Monsieur Dolet" : Dolet libraire, éditeur et correcteur en 1538 ».

[5] Nous nous permettons de renvoyer à notre thèse de doctorat, *« Mais devant tous est le Lyon marchant. » Construction littéraire d'un milieu éditorial et livres de poésie française à Lyon (1536–1551)*, sous la direction de M.-M. Fragonard, soutenue le 17 juin 2009, Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle, en particulier p. 111–115 et p. 406–404.

[6] « *Stephani Doletus, Ioanni à Boyssone S. Sebastianum Gryphium conveni, & tuo nomine salutavi, virum certe cum humanitatis & officii plenissimum, tum doctorum omnium amicitia dignissimum. Is mihi tuæ felicitatis & dignitatis recuperatæ nuntio oculos & manus peramanter tollere visus est, nobis quoque de habitatione accomodare voluit, sed hominis tantum suavitatem atque benignitatem amplexus sum, & laudevi, gratiamque tam officiose sua mihi offerenti & patefacienti habui, molestiæ esse nolui*, in « *Stephani Doleti epistolarum*

L'imprimeur auquel il s'adresse partage certains auteurs avec Gryphe : on retrouve dans son catalogue la présence de Scève, Vauzelles ou Aneau[7]. En outre, Dolet et Juste cultivent tous deux une éthique de la bonne impression et de la bonne édition qui respectent texte et auteur[8]. Juste est à cette date l'un des meilleurs imprimeurs lyonnais dans le domaine vernaculaire[9] : son atelier produit de jolis petits livres conçus pour un public cultivé. On conçoit sans difficulté que Dolet confie à Juste les productions vernaculaires de sa plume ou d'autres, qui méritent la même qualité de publication que les grands textes humanistes latins produits par un Gryphe. Dolet, qui entreprend de promouvoir les bonnes lettres françaises et en particulier vernaculaires, voit dans sa collaboration avec l'imprimeur la meilleure façon de soutenir ses ambitions.

C'est le sens que l'on peut donner au *Recueil de vers latins et vulgaires* constitué à l'automne 1536 après la mort du Dauphin. Michèle Clément a montré que ce recueil bipartite, réunissant poètes néo-latins et poètes vernaculaires et dont le maître d'œuvre est de manière quasi certaine Dolet, se présente comme le lieu de construction d'une communauté poétique française qui sait manier les deux langues, latin et français, et qui se réunirait autour de la figure de Maurice Scève[10]. Le chantre du cicéronianisme s'attache ainsi à créer un lieu physique et éditorial, l'officine de François Juste, où se réuniraient les meilleurs poètes français du moment et où pourrait se déployer une poésie vernaculaire digne de coexister avec le latin, voire de lui succéder. Dans ces mêmes années – et dès avant l'arrivée de Dolet –, Juste publie bon nombre de recueils poétiques à plusieurs mains qui mettent en scène une communauté de poètes, mus par un esprit d'émulation. On pense en particulier à *Hecatomphile*, dès 1534[11], qui succède très rapidement à l'édition parisienne de Galiot du Pré et que Juste réédite régulièrement dans ces années, aux *Blasons anatomiques*[12] et surtout à un petit recueil qui nous intéressera plus particulièrement, *La Victoire et Triumphe d'Argent contre Cupido, dieu d'Amour*[13].

Il s'agit un livret élégant, bipartite[14], qui présente d'abord un texte anonyme, attribué généralement à Almanque Papillon[15], contant comment Argent a vaincu Amour dans le cœur des

---

liber primus », in *Orat. Duæ in Tholosam*, Lyon, Gryphe, f° h 7 r°, p. 125, cité par Cl. Longeon, in *Étienne Dolet. Correspondance*, Genève, Droz, 1982, p. 143. « Étienne Dolet, à Jean de Boyssoné, salut. Je suis allé trouver Sébastien Gryphius et je l'ai salué en ton nom ; c'est un homme à coup sûr plein de civilité et de bienveillance, tout à fait digne de l'amitié des doctes. Je l'ai vu lever les yeux et les mains en marque de grande affection lorsque je lui ai appris que tu étais heureux et que tu avais recouvré ta situation. Il a voulu aussi me donner des accommodements pour me loger. J'ai embrassé cet homme si aimable et si obligeant, je l'ai comblé d'éloges, je l'ai remercié de m'offrir si généreusement ses biens et de m'ouvrir sa demeure, mais je n'ai pas voulu lui être à charge (traduction de Claude Longeon, *Bibliographie*, *op. cit.*, p. XXIX–XXV, retouchée par G. Defaux).

[7] Le cas de Marot, dont l'édition des œuvres est au cœur d'une querelle, est différent.

[8] Cf. l'imprécation de Dolet contre les mauvais imprimeurs (*Commentariorum Linguæ Latinæ*, t. II, col. 467, traduite par Cl. Longeon, *Bibliographie*, *op. cit.*, p. XXVII), ou les remarques de Juste dans sa postface du *Courtisan* (cf. annexe).

[9] On pense aussi à Claude Nourry. Sur Nourry, voir la bibliographie de S. von Gültlingen, t. I, p. 72 *sq*.

[10] M. Clément, « Un geste poétique et éditorial en 1536 : le *Recueil de vers latins, et vulgaires de plusieurs Poëtes Françoys, composés sur le trespas de feu Monsieur le Daulphin*, *RHR*, n° 62, p. 31–43.

[11] *Hecatomphile, de vulgaire Italien tourné en langaige Francoys. Ensemble les Fleurs de Poësie Francoyse*, Lyon, Juste, 1537. Le texte connaît une édition moderne : *Hecatomphile. Les Fleurs de Poesie Françoyse, Paris, Galiot du Pré, 1539*, éd. G. Defaux, Paris, STFM, 2002.

[12] *Blasons anatomiques des parties du corps féminin, invention de plusieurs poëtes François contemporains*, Lyon, Juste, 1536.

[13] À partir de 1536, la politique éditoriale de Juste connaît un coup d'accélérateur, notamment par un intérêt accru pour les textes vernaculaires contemporains et les traductions, peut-être sous l'influence de Dolet qui jouerait alors le rôle de conseiller éditorial de Juste. L'imprimeur a récemment mis en lumière la traduction de la *Flamette* par Scève (*La complainte tres piteuse de Flammette a son amy Pamphile, translatée de l'Italien en vulgaire Françoys*, Lyon, Fr. Juste, 1536.) et il imprime divers poètes un peu anciens, quoique encore fort lus, comme Coquillard. En 1536, il produit, outre le *Recueil de vers latins et vulgaires*, le recueil sur les blasons du corps féminin qui unit les poètes autour de la désunion du corps féminin. L'année 1537 voit une nouvelle édition d'*Hecatomphile* chez Juste, qu'il donnait depuis 1534 et qui avait encore paru à Paris chez Galiot du Pré très peu de temps auparavant. Dans son édition, G. Defaux montre qu'on a affaire à un projet très cohérent de promotion de la poésie française. Il est donc marquant que Juste le reprenne si rapidement dans son propre catalogue. On relève à la même date de 1537 une *Declaration de la noblesse et preexcellence du sexe feminin*, aujourd'hui perdue (Supplément Baudrier d'après Brunet. Gültlingen n° 57). L'imprimeur a le quasi monopole des éditions de Clément Marot à Lyon, et l'on trouve bientôt les œuvres de Jean Marot. Figurent également à son catalogue des traductions d'ouvrages médicaux ainsi que du Rabelais.

[14] Comme le *Recueil de vers latins et vulgaire* : deux parties, une gravure au début de chacune.

dames. Figure ensuite la réponse à ce texte, signée par un jeune poète encore peu connu, Charles Fontaine, qui rétablit les dames et Amour dans leur honneur. Le volume est ainsi construit sur le mode de la dispute *pro et contra*. La pièce attribuée à Papillon, figure, d'après Émile Picot, dans un manuscrit constitué à Ferrare en 1535 : dans ce manuscrit, point de trace de la pièce de Fontaine[16]. Il nous paraît probable que le recueil de Juste, par sa date, est le lieu où figure pour la première fois la pièce de Fontaine ainsi que la version imprimée du texte attribué à Papillon. Le recueil publié par Juste se présente ainsi comme une occasion de lancer le jeune poète en lui concoctant une joute poétique sur mesure.

Cette dispute s'apparente à une autre dispute, nettement plus âpre, celle de Marot contre Sagon, toujours en 1537, à laquelle participent également Papillon et Fontaine. Ceux qui unissaient leurs forces dans la querelle de Marot contre Sagon (et qui le feront quelques années plus tard lors de la Querelle des Amyes[17]) se retrouveraient ici dans des camps opposés, à une date quasi contemporaine. C'est un indice supplémentaire de l'enjeu de la publication de *La Victoire d'Argent* : on peut considérer qu'on a affaire ici à un débat qui se fait « la paix au cœur », un débat entre amis qui a avant tout une fonction littéraire, poétique mais aussi publicitaire, puisque c'est par ce type de débats que les jeunes poètes ambitieux pouvaient accéder à la notoriété[18]. Mais comment le Parisien Charles Fontaine, qui participait peu de temps auparavant à une querelle elle-même éditée essentiellement à Paris, se retrouve-t-il à Lyon chez Juste, dans les tous premiers mois de l'année 1537 ?

Notre hypothèse est que deux acteurs, Étienne Dolet et Jean des Gouttes, jouent un rôle de premier plan dans l'introduction de Charles Fontaine dans l'officine de François Juste. Après que le pardon royal a été accordé à Dolet lors de l'affaire Compaing, l'humaniste prend part à un grand banquet au mois de février, auquel assistent Marot et bien d'autres. On peut supposer que le jeune poète parisien, alors avide de notoriété et contributeur de la querelle de Marot contre Sagon était bien présent[19] : il n'aurait manqué l'événement pour rien au monde puisque c'était une occasion rêvée pour se lier d'amitié. Ces contacts ainsi noués expliqueraient que l'on retrouve très peu de temps après Fontaine à Lyon, dans l'officine qui publie précisément à cette date du Marot[20], après avoir imprimé un recueil construit par Dolet. Deux ans plus tard, en 1539, Dolet qualifiera précisément Fontaine de « jeune homme de grande espérance », qui aurait pu traduire son *Genethliacum* en l'honneur du petit Claude Dolet[21]. Fontaine a toutes les qualités, à cette date, pour plaire à Dolet : jeune poète plein d'ambition, traducteur en herbe puis reconnu, il fait partie de cette génération à même de promouvoir une poésie vernaculaire renouvelée.

---

[15] L'attribution du texte à Papillon demeure problématique. É. Picot, *Catalogue des livres de la Bibliothèque de M. le baron James de Rothschild*, Paris, Damascène Morgand, 1912, t. IV, nº 2964, dit de cette pièce : « Ce poème, ordinairement attribué, mais sans preuves suffisantes, à Almanque Papillon, se retrouve dans plusieurs manuscrits et la Bibliothèque nationale en possède une édition du XVIe siècle. M. G. Schmilinsky l'a réimprimé en l'accompagnant d'une traduction en vers allemands (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, t. XCV, p. 131–152. » Almanque Papillon fait partie de ces auteurs oubliés qui mériteraient quelque étude.

[16] Il serait à cet égard utile de repérer les autres manuscrits où figure le *Triumphe d'Argent*, dont É. Picot ne donne malheureusement pas les références, afin de constater la présence ou l'absence de la réponse de Fontaine – ce que nous n'avons pas encore eu le temps de faire.

[17] Papillon et Fontaine sont dans le même camp de la Querelle des Amye. Cf. *Opuscules d'amour*, Lyon, J. de Tournes, 1547.

[18] Cf. le cas de Paul Angier lors de la Querelle des Amyes.

[19] Le nom de Fontaine ne figure toutefois pas dans la liste des participants délivrée par les témoignages ultérieurs, en particulier celui de Dolet, dans le premier *carmen* du livre II des *Carmina*, Lyon, Gryphe, 1538, p. 62. Le texte est désormais aisément accessible grâce à l'édition et traduction des *Carmina* par C. Langlois-Pézeret, Genève, Droz, 2009, p. 380–383. Dolet cite les noms de Budé, Bérauld, Danès, Toussain, Macrin, Bourbon, Dampierre, Visagier, Marot et Rabelais.

[20] *La Suite de l'Adolescence Clementine, reveue. Cest assavoir. Les Elegies de Clement Matot. Les Epistres differentes. Les chants divers. Le Cymetiere. Le Menu*, Lyon, Juste, 1537. Juste publie également à cette date les œuvres de Jean Marot éditées par Clément.

[21] « Au Lecteur muny de son vouloir, et exempt d'envie et detraction, Salut », in *L'Avant-Naissance de Claude Dolet fils de Estienne Dolet : premierement composée en latin par le Pere, Et maintenant par ung sien amy, traduicte en langue françoyse*, Lyon, Dolet, 1539.

Le deuxième acteur de l'introduction de Fontaine à Lyon serait à notre sens Jean des Gouttes[22], lui aussi un habitué de l'officine de Juste. Sensiblement à la même date, en effet, c'est certainement à Charles Fontaine que Jean des Gouttes adresse la préface de sa traduction de *Lucien*[23]. Dans cette édition, longtemps considérée comme perdue mais dont William Kemp a retrouvé la trace, I. D. G., c'est-à-dire Jean des Gouttes, s'adresse ainsi à un certain C. F., un « jeune amy » qui hésite apparemment sur la carrière qu'il doit suivre – s'attacher ou non à un patron. Des Gouttes s'emploie à le détourner de ce chemin de servitude :

> Ces choses t'escrips cher amy, pour ce que par deca ay entendu (je ne scay encores s'il est vray, ou non. quant a moy, je prie dieu que ces nouvelles soient trouvées vaynes, et mensongieres) que tu veulx entrer au service de je nescay quel riche homme. Mais icy dequoy me plaindray je ? que crieray je ? ô le ciel. ô la terre, ô Neptune. Duquel de nous deux feray je complainte ? de moy, qui ay sceu long temps a que voulois entrer en celluy service, et ne t'ay retiré de celle ardeur, et prepostere opinion ? ou de toy, que j'estime assez scavoir quelle en est la tragedie, l'issue et ne t'en peuz abstenir ? Certes combien qu'en cest endroict et l'ung, et l'autre ne peut estre de coulpe exempt, touteffois presentement (car meilleur est tard, que jamais) si tenteray je tous moiens pour te r'avoir. Que si tu as par le passé extimé estre bonne, et loable nostre amytié, nostre conversation : si tu as esté joyeux suyvre ma compaignie : si tu as approuvé mes facons de faire : si tu m'as trouvé commode à tes meurs, je cuyde que ces prieres auront quelque poix envers toy, et point ne me lairras. […][24].

La préface rend compte d'un intérêt vif et d'une amitié étroite de Des Gouttes pour le jeune C. F. Elle met également en scène l'expérience d'un homme à même de conseiller un jeune ami.

Or, Des Gouttes est également un proche de Dolet : il a participé à la section latine du *Recueil de vers latins et vulgaires*[25], il reçoit deux pièces des *Carmina*[26] et il contribue au *Genethliacum* qu'offre Dolet au petit Claude en 1539[27]. Quelques années plus tard, on retrouve Fontaine et Des Gouttes non loin du principal bailleur de fonds de Dolet, Hellouin Dulin, qui finance désormais l'association de Sulpice Sabon et Antoine Constantin. Or, c'est à Sabon que Fontaine attribue explicitement la bonne édition de sa *Contr'Amye de Court*[28]. C'est également Sabon, en association avec Jean Thelusson, qui donne la superbe édition de la première traduction française du *Roland furieux* supervisée par Des Gouttes. Fontaine et Des Gouttes se sont donc adressés à une association qui prenait la suite du travail de Dolet. Autant d'éléments qui font considérer qu'Étienne Dolet, Jean des Gouttes et Charles Fontaine sont donc plus liés qu'on ne l'a écrit jusqu'ici, et qui peuvent laisser penser que Dolet et Des Gouttes, bien implantés à Lyon, ont largement contribué à la venue du jeune Fontaine dans la cité.

La présence de Dolet derrière le lancement de Fontaine sur la scène poétique lyonnaise repose sur une conjonction de faits dont aucun ne nous dit explicitement que Dolet est bien présent, mais tous le suggèrent à un degré ou à un autre : la volonté de Dolet, dans ces années, de promouvoir un groupe et un lieu de poésie française, sa convergence d'intérêts avec le jeune Fontaine, les réseaux dans lesquels les deux hommes s'inscrivent dans ces années et leur présence

---

[22] Sur Des Gouttes, voir l'édition en cours de *Philandre et Passerose* par P. Mounier.

[23] *Lucian de ceulx, qui servent a gaiges es maisons des grós seigneurs et Bourgeois*, Lyon, Juste, 1536 [probablement les premiers mois de 1537 n. s.]. Il existe au moins un exemplaire portant la date de 1537, ce qui laisse supposer que l'ouvrage a été imprimé autour de Pâques 1537. Nous remercions chaudement William Kemp d'avoir attiré notre attention sur ce texte longtemps considéré comme perdu et de nous avoir permis d'y accéder.

[24] « I. D. G. Lyonnois a C. F. son cher amy Salut », in *Lucien de ceulx, qui servent a gaiges es maisons des grós seigneurs et Bourgeois*, Lyon, François Juste, 1536 [1537 n. s. ?], f° A iij v°–A iiij r°. La préface dans son ensemble est transcrite en annexe.

[25] Trois pièces, f° A viij v°.

[26] *Carmina*, livre I, p. 29 : « *Ad Ianum Guttanum. Qui sit amor* » et « *Ad eundem. Amoris et aleæ lusum nihil differre* ». Cf. l'édition et traduction de C. Langlois-Pézeret, *op. cit.*, p. 302–305.

[27] « Iani Guttani », « *Exi, Infans, utero : & prima feliciter aura […]* », in *Genethliacum Claudii Doleti, Stephani Doletii filii*, Lyon, Dolet, f° C 2 v°.

[28] Voir le distique de Fontaine sur la page de titre de l'édition Sabon.

commune chez Juste, tout cela semble désigner Dolet comme un conseiller éditorial averti qui repère et lance les jeunes talents dans une officine qui réunit tout un groupe d'amis poètes et traducteurs.

La seconde moitié des années 1530 est ainsi marquée par une convergence des choix éditoriaux de Juste et du projet linguistique et littéraire de Dolet. Se dessine assez nettement la volonté de mettre en place et peut-être en scène une collaboration idéale entre un humaniste et un imprimeur afin de porter un projet poétique et politique ambitieux.

Collusion et désamour : un *Courtisan*, pomme de discorde entre le Juste et la Doloire ?

Au-delà de son rôle de conseiller éditorial, Dolet endosse bientôt d'autres habits chez Juste, celui d'éditeur qui sait probablement monnayer ses services, à partir du moment où il bénéficie de son fameux privilège[29]. Il semble raisonnable de considérer qu'à partir de cette date, les interventions de Dolet dans la politique éditoriale de Juste sont plus aisément identifiables, dans la mesure où notre homme n'a de cesse de renvoyer à son privilège.

En particulier, Dolet, à l'affût de tout bon texte à imprimer, semble faire tremper Juste dans une affaire plutôt trouble, à l'occasion de la publication en 1538 d'une traduction du *Courtisan*. Trois éditions du *Courtisan* se succèdent en quelques mois : la première est une édition parisienne, par Jean Longis, publiée sous privilège en 1537[30]. La deuxième, lyonnaise, est procurée en 1538 par Denis de Harsy, qui s'associe à son confrère parisien[31]. Enfin, paraît la traduction données par les presses de François Juste, qui attribue à Mellin de Saint-Gelais, par la plume de Dolet (lui-même soutenu par une épigramme de Nicolas Bourbon[32]), la paternité de la révision, voire celle de la traduction :

> Estienne Dolet a Mellin de Sainct Gelais Salut.
> Amy, il te peult souvenir comme dernierement en ceste ville lisant le Courtisan du Conte Balthasar de Castillon, y trouvasmes plusieurs faultes et lieux omis à l'interprétation. Depuis il a esté reveu par aulcuns de bon jugement, lesquelz m'en ont donné la copie et moy à l'imprimeur, apres avoir le tout reveu, ensemble l'autorité du priviliege qu'il a pleu au Roy me donner touchant mes oeuvres, et aultres que revoirray et illustreray[33].

Or, Daniela Costa a démontré que ce n'est pas l'édition Juste mais bien l'édition De Harsy, tant décriée par Dolet dans sa préface, qui reproduit effectivement la traduction de Mellin de Saint-Gelais[34]. L'édition Juste ne présente apparemment pas une ligne du poète de cour. Nous avons donc affaire à une double arnaque : un texte qui nous est donné comme la traduction d'un poète dont le nom attirera le client, mais qui n'est pas le bon traducteur, mais aussi un texte pillé sur des éditions concurrentes que Dolet ne cite pas et menace même presque du haut de son privilège[35]. La malhonnêteté va plus loin encore : l'édition Juste propose un état du texte de fort piètre qualité : sur trois cent trente pages, Marie-Luce Demonet a en effet relevé trois cent quatre-vingts

---

29 Moulins, 6 mars 1538.

30 *Le Courtisan nouvellement traduict de langue Ytalicque en Françoys*, Paris, Longis et Sertenas, 1537.

31 *Les quatre livres du Courtisan du Conte Baltazar de Castillon. Reduyct de langue Ytalicque en Francoys*, Lyon, De Harsy, [1537]. Le privilège de Longis ainsi que le document autorisant De Harsy à imprimer le texte figurent entre la page de titre de l'édition lyonnaise et la page de titre du livre premier (hors pagination).

32 « Nicolaus Borbonius Vandoperanus Lingonen Poeta. Ad Lectorem » : « *Quam eladem pia Musa Sangelasi / Indignata, suo nitori eundem / Nuper restituit* », f° a j v° de l'édition Juste.

33 *Le Courtisan de Messire Baltazar de Castillon*, Juste, *op. cit.*, f° a ij r°.

34 D. Costa, *La Fortune française du « Cortegiano » de B. Castiglione*, thèse de doctorat, Reims-Turin, janvier 2001.

35 « En ce toutesfois ne veulx empescher que tous imprimeurs n'impriment tout ce que bon leur semblera, mais que se ne soit sur les copies qui sortiront de moy, et qui seront differentes de la vulgaire et commune », *ibidem*.

treize coquilles ou fautes de traduction[36]. Cette édition qui revendique haut et fort sa valeur sur les éditions concurrentes est une édition hâtive et visiblement bâclée[37].

De fait, Juste semble mal à l'aise avec cette édition qui sert avant tout de marchepied à Dolet pour acquérir la protection du roi. La postface de l'imprimeur rend compte d'un problème : l'ensemble du texte ressemble à une vaste justification d'une édition qui manquerait par conséquent de légitimité. Juste n'écrit étonnamment jamais le nom de Mellin de Saint-Gelais mais il conclut en revanche sur le rôle central de Dolet dans l'affaire :

> […] et pour tenir ce que j'avois promis à mes bons seigneurs et amys, vous presente monseigneur le Livre du Courtisan treselegamment, et correctement imprimé, comme celluy qui ay voulu user du labeur de Monsieur masitre Estienne Dolet pour certain en litterature, eloquence, et scavoir une des precipues lumiere [sic] de France […][38].

Nous sommes en 1538 : c'est également la date de la crise des Marot[39], qui semble avoir déclenché la brouille de Dolet avec la majeure partie de ses amis. Jeanne Veyrin-Forrer montre que l'édition collective des œuvres de Marot parue en 1538 est imprimée par Juste[40]. Et c'est finalement Gryphe qui pose sa marque pour la version corrigée qui invalide celle qui porte finalement le nom de Dolet. On peut se demander dans quelle mesure l'affaire des Marot n'a pas non plus provoqué une prise de distance de l'éditeur-libraire et de son imprimeur vernaculaire préféré, Juste, dont il est remarquable que le nom ne figure sur aucune édition de l'affaire[41]. La postface de Juste à son édition du *Courtisan* rend ainsi compte d'une dissonance, d'un désaccord que l'imprimeur est peu enclin à mettre sur la place publique tout en refusant de porter la responsabilité du pillage et de la publicité mensongère d'une édition qui porte sa marque. Ce texte de Juste s'attache, *in fine* à faire porter l'entière responsabilité de l'édition à Dolet et non à l'imprimeur.

Un départ de Dolet ?

Et bientôt, Dolet puise à d'autres presses. Les pérégrinations d'une traduction de Galien sont à cet égard édifiantes. En 1537, Juste donne une traduction de Galien par Jean Canappe sous le pseudonyme de Philiatros[42]. Mais chose surprenante, en 1539, c'est un Galien en latin qu'il propose désormais, alors même que son fond est alors presque exclusivement vernaculaire[43].

---

36 Nous remercions Marie-Luce Demonet pour ces précisions.

37 Cet état est d'autant plus remarquable qu'il existe deux émissions du *Courtisan* de Dolet qui portent la date de 1538. Il aurait par conséquent été possible de corriger un texte fautif, ce qui ne semble pas être le cas. L'émission la plus courante porte la marque et le nom de l'imprimeur François Juste (c'est le cas, entre autres, des exemplaires respectifs de la BnF et du CESR de Tours – ce dernier étant numérisé sur le site des Bibliothèques virtuelles humanistes). L'autre est beaucoup plus rare et est nettement moins connue. Elle ne présente pas le nom de l'imprimeur sur la page de titre et fait figurer la marque attribuée par Baudrier à Henri Savore, utilisée depuis la mort de ce dernier par Maurice Roy et Louis Pesnot (il s'agit des exemplaires conservés à la Bodleian Library d'Oxford et à la Bayerische Staatsbibliothek à Munich Il existe également un exemplaire privé que nous avons récemment consulté grâce à la générosité de M. Bertrand Pique de la librairie Picard à Paris). Nous remercions William Kemp pour nous avoir éclairée sur cette émission, sur laquelle nous préparons un article.

38 « A Monseigneur Monsieur du Peirat Lieutenant general pour le Roy a Lyon, Francois Juste humble Salut », in *Le Courtisan*, éd. Juste, *op. cit.*, f° P vij r°.

39 Cf. *supra*. La crise a lieu durant l'été 1538.

40 Qui délègue le travail à Barbou, à qui il confie ses caractères d'imprimerie.

41 Cf. J. Veyrin-Forrer, « Les Œuvres de Clément Marot : questions bibliographiques », in *Humanism and Letters in the Age of François Ier*, p. 159 : « Il faut donc tenter d'interroger les trente cahiers qui en contiennent les quatre parties [des *Œuvres* de Clément Marot] et qui, comme on a essayé de l'établir, sortent de l'atelier de François Juste. On soupçonne que dans cette histoire, apparemment houleuse, l'imprimeur aura préféré garder l'anonymat. »

42 *Le Quatriesme Livre de la Therapeutique ou methode curative de Claude Galien, prince des Medecins, auquel est singulierement traictee la cure des ulceres, translaté par Philiatros*, Lyon, Juste, 1537, goth.

43 On trouve un autre texte latin, des *Proverbia popularia* de Jean Gilles de Noyers (source : S. von Gültlingen).

On remarque qu'en cette même année 1539, à Lyon, la même traduction de Galien par Canappe paraît dans une série très largement augmentée, sous la marque d'un autre libraire, Guillaume de Guelques[44]. L'édition du livre III présente une épître d'Étienne Dolet :

> Sache, Amy, que l'utilité que j'ay congneu proceder des Livres de Galien : c'est assavoir le III, IIII, V, VI, XIII, et XIIII, de la Methode Therapeutique, avec le Second de l'Art Curatoire a Glaucon lesquelz m'as baillé, sur foy de les mettre fidelement en lumiere, m'a induit (avec l'amytié, que je te porte) d'y vaquer en la sorte, que telz Oeuvres requierent. Et soubz le Privileige, que le Roy m'a donné, maintenant sortent en lumiere. Prendz donc en gré mon labeur : et ne te lasse en ton endroict, de proffiter au bien public Literaire. de Lyon ce xxv de Janvier 1539[45].

Dolet revendique explicitement un rôle d'éditeur pour cette traduction augmentée de son ami chez Guillaume de Guelques. Il se pourrait bien que Dolet, dont on sait qu'il est étroitement lié au médecin Canappe, a pu déjà jouer un rôle dans l'édition de la traduction du livre IV chez Juste en 1537 et qu'en 1539, il a quitté l'officine et emporté dans ses bagages tant le traducteur que le manuscrit[46].

Dès l'édition Juste de 1537, les liens entre les deux hommes transparaissent dans une sorte d'accord intellectuel dont rend indirectement compte Canappe dans sa préface. Canappe établit un parallèle étroit entre son art, la médecine, et l'éloquence :

> Amy Lecteur Quitilian en son premier livre de linstitution oratoire recite comment philosophie & eloquence sont conjoinctes par nature, et unies ensemble par office et action. Neantmoins lestude de philosophie et eloquence a esté separé lung de lautre, tellement que la negligence des hommes a faict quilz semblent estre plusieurs ars, et sciences diverses […]. En suyvant la sentence de Quintilian, je dis semblablement que les parties de lart de medecine, cest assavoir dietetique, pharmaceutique, et chirurgie, sont tellement compliquées et connexées ensemble, que nullement ne pourroient estre separées lune davec lautre, sans le dommaige, et grand detriment de toute la profession mesdecinale[47].

Rappelons que Dolet vient de publier son *Dialogus, De Imitatione Ciceroniana*[48] ainsi que son premier livre des *Commentaires de la langue latine*[49]. La référence à l'art d'éloquence fait probablement signe à cette date vers Dolet qui est la mesure de l'éloquence à Lyon, sinon en France. La publication d'une traduction de Galien, qui va dans le sens de l'affinement de la langue française tel que le défend Dolet à l'époque, signale la proximité intellectuelle et idéologique des deux hommes que l'on sait amis. Si l'on ajoute à cela l'implication explicite de Dolet lors de la réédition du texte deux ans plus tard, l'empreinte du cicéronien est plus que probable dès 1537, date à laquelle Canappe rend hommage au travail de Dolet et prétend entreprendre une action du même type pour un autre art, la médecine.

---

[44] « Le Quatriesme Livre de la Therapeutique, ou Methode curative de Claude Galien prince des Medecins, auquel est singulierement traictée la cure des ulceres malingtz, translate au vray par Philiatros », in *Le Troisiesme Livre de la Therapeutique ou Methode curative de Claude Galien prince des Medecins, auquel est singulierement traictée la cure des Ulceres*, Lyon, Guillaume de Guelques, s. d. [1538 ou 1539], rom. L'exemplaire de la BnF (Rés–Te 17–216) est relié avec le livre II, imprimé indépendamment.

[45] « Estienne Dolet à Maistre Jehan Canappe Docteur en Medecine Salut », *Le Troisiesme Livre de la Therapeutique*, *op. cit.*, f° a 1 v°.

[46] Remarquons également que G. de Guelques, qui est libraire, a recours aux services de Barbou pour l'impression des Galien (l'édition de 1539 signale bien « Jean Barbou pour Guillaume de Guelques et S. von Gültlingen propose également de faire intervenir Barbou dans l'impression de l'édition sans date de 1538 ou 1539). Dolet aurait ainsi recours, *via* Guelques, au même exécutant, Barbou, que lors de sa collaboration avec Juste pour l'édition des Marot. Cf. *supra*.

[47] « Philiatros au lecteur Salut », f° A 2 r°–v°, p. 1–2.

[48] *Dialogus de Imitatione ciceroniana adversus Desiderium Erasmum*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1535.

[49] *Commentariorum Linguæ Latinæ Tomus Primus*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1536.

Il s'est donc bien passé quelque chose dans l'officine de Juste en 1538–1539, au moment même où Dolet se brouille par ailleurs avec la majeure partie de ses amis. On peut supposer qu'à cette date, Juste n'est pas trop désireux de poursuivre sa collaboration avec un Dolet bien peu honnête. À cela s'ajoute le fait qu'à partir de mars 1538, Dolet possède son privilège, qu'il est probablement avide de monnayer, quitte à manger à tous les râteliers. On voit ainsi Dolet travailler avec Scipion de Gabiano en 1538, pour l'impression du *Guydon des praticiens* et surtout en 1539 avec Guillaume de Guelques pour la série des Galien, mais pas seulement[50]. Non seulement Dolet élargit son réseau de collaborations à cette date, mais on ne trouve plus, sauf erreur de notre part, de traces visibles de collaboration avec Juste depuis les affaires du *Courtisan* et des Marot. Comme le rappelle Guillaume Berthon[51], cette dernière affaire, marquée par la négligence de Dolet, laisse à penser que l'Orléanais était peut-être déjà à moitié ailleurs.

Il semble donc qu'entre le moment où Dolet quitte l'officine de Juste et celui où il s'installe à son compte, Dolet doit chercher d'autres collaborateurs. La collaboration avec Gabiano semble ponctuelle, celle avec Guelques se poursuit un peu plus : le passage de Dolet dans le catalogue du libraire est particulièrement visible, puisqu'il est marqué par une véritable parenthèse éditoriale. On peut penser que Dolet a préféré s'associer à un libraire moins puissant, certainement prêt à beaucoup plus de compromis que le très riche Gabiano pour bénéficier du formidable privilège qui venait avec Dolet. En outre, Guillaume de Guelques n'est pas un inconnu pour Dolet : dans sa thèse, Sophie Astier a émis l'hypothèse d'un contact entre Guillaume de Guelques et Juste. Il est somme toute logique pour Dolet de se tourner vers un libraire qu'il aurait déjà rencontré chez son ami imprimeur.

Ce qui est remarquable, c'est qu'à cette date, Dolet emporte des textes de l'officine de Juste à la boutique de Guelques. Cette migration se fait-elle en accord avec François Juste ou dans un contexte de brouille ? Nous pencherions vers la seconde solution, qui expliquerait l'édition latine du Galien par Juste en 1539. Mais entre le moment où Dolet obtient le privilège de Moulins et celui où il s'installe à son compte, on constate une période de flottement dans les collaborations et de relâchement dans la fidélité initiale à une officine, peut-être parce qu'à partir de cette date, Dolet déplace le lieu de ses ambitions : lorsqu'il finit par publier sous sa marque puis sous ses propres presses, l'humaniste poursuit de manière toujours plus tonitruante sa campagne de promotion de la langue vernaculaire et du règne de François Ier[52]. Il semble qu'en abandonnant l'officine de Juste et en emportant son splendide et dangereux privilège, Dolet repense les conditions du développement d'un centre de promotion des bonnes lettres vernaculaires. Cette promotion ne se fait plus grâce à l'union et à la collaboration idéales d'un humaniste et d'un imprimeur, mais dans la conjonction des deux fonctions. C'est ainsi que le centre rêvé par Dolet devrait se développer désormais à l'enseigne de la doloire, grâce à de bons subsides et à un privilège exceptionnel, tous deux signes d'une protection en haut lieu, peut-être celle des Du Bellay, peut-être même celle du Roi.

Élise Rajchenbach-Teller
EA 174 (Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle)

[50] S. Astier, *Un Affrontement de papier. La place de l'imprimé dans la guerre entre François Ier et Charles Quint (1542–1544)*, thèse de l'École des Chartes, 2009.

[51] G. Berthon, « Marot "Au Logis de Monsieur Dolet" : Dolet libraire, éditeur et correcteur en 1538 », dans ce même volume.

[52] On pense en particulier aux *Gestes de Françoys de Valois Roy de France*, Lyon, Dolet, 1540 (rééd. augmentée en 1543).